

## A TAVOLA !

### **Les rudiments de l'éducation des enfants italiens à la fin du Moyen Age et au XVIe siècle.**

Au Moyen Age, en italien comme en latin et dans d'autres langues néo-latines, nourrir, *nutrire*, signifie à la fois alimenter et éduquer. Les enfants apprenaient donc à lire et à écrire sur une « table », tavola, qui de la même manière a deux sens : le grand plateau de bois dressé pour s'attabler et la tablette scolaire, ancêtre de l'ardoise. Ces rapprochements sémantiques, nourris par tout un ensemble de considérations symboliques d'origine biblique sur les liens qui unissent la douceur d'un mets à celle du savoir (le miel...), ne pouvaient manquer de susciter des inventions pédagogiques effectivement fondées sur l'alimentation. Dans une civilisation où la lecture -et le savoir - sont encore fortement oralisés, ces méthodes s'imposaient. Nombreux sont les documents qui tendent à confirmer concrètement, notamment en Italie, cet intéressant phénomène. Aussi était-ce bel et bien à table que l'éducation commençait...

#### **1. L'apprentissage de la lecture**

A un âge inférieur à celui de 7 ans, alors que les enfants, selon Barthélémy l'Anglais, ne relèvent d'aucune loi, ne pensent « qu'à gieux et esbatements » et n'obéissent qu'à leur ventre, la gourmandise alimentaire fut donc le moteur de l'acquisition des premiers rudiments. Mets de préférence sucrés et vaisselle de table furent concurremment utilisés pour ce faire. Serait-ce que les peuples méditerranéens étaient plus sensibles que d'autres à la valeur symbolique alimentaire de l'éducation ? En Espagne, comme en Italie, la Grammaire, toujours personnifiée sous les traits d'une femme, allaite les enfants qui apprennent l'*abécé*. Là, la Grammaire montre ses seins (pl.I).



Ailleurs - en France - elle brandit le fouet ou la fêrule ! Rien d'étonnant ainsi à ce que plus qu'ailleurs peut-être les pédagogues italiens aient joué sur la gourmandise des enfants pour les appâter et les conduire, presque insensiblement, à l'apprentissage des lettres et des valeurs morales.

La première relation entre le ou la pédagogue et l'enfant passait par l'allaitement. C'est avant le sevrage, en effet, qu'on initiait l'enfant à l'alphabet. Dans la Florence de la fin du Moyen Age, il arrivait qu'un petit de 15 mois fût mis à l'abc<sup>1</sup>. On aimerait pouvoir en déduire que le sein était la récompense de la leçon bien apprise et bien « digérée » par l'enfant. Outre le lait, les fruits et des gâteaux en forme de lettres, entre autres douceurs, étaient recommandés à ceux qui avaient la responsabilité de l'éducation des enfants. Ainsi M. Palmieri : « Formate delle lettere in frutte, berlingozi, zucherini et altre cibi puerili, incitate il fanciullo con essi prometterli darglieli, s'egli li conosce, dicendoli : questo torto è un S... »<sup>2</sup>. Des textes littéraires livrent aussi, en filigrane, l'écho de telles pratiques, lorsque pour plaisanter on nous dit d'un héros qu'il a appris l'alphabet sur un fruit. Ainsi dans le *Décameron* : « Voi non apparaste miga l'abici in su la mela, come molti sciocconi voglion fare, anzi l'apparaste bene in sul mellone... »<sup>3</sup>. Si la pomme est traditionnellement le symbole de la connaissance - le fruit par excellence de l'Arbre de la Science - de même qu'une nourriture typiquement enfantine -on donnait en cadeau des pommes aux enfants sages et, dans les images éducatives, les élèves cueillaient les lettres-fruits de l'arbre de l'alphabet<sup>4</sup> -la courge ou le *mellone* semblent plutôt le fait des sots. L'idée même est reprise par Sacchetti, dans « Les Œufs de la Honte »<sup>5</sup> : « Antonio, qui naguère avait appris l'alphabet dans une courge... » est en effet un imbécile aux yeux de tous. Il faut sans doute comprendre, dans ces alphabets appris dans une pomme ou un melon, des lettres découpées dans la pulpe des fruits, petits pour une pomme, grosses dans un melon. Serait-ce que plus l'élève était bête, plus la lettre devait être grande pour pouvoir être assimilée<sup>6</sup> ?

Parmi les objets de la table qui concouraient à l'enseignement de l'enfant, la « petite fourchette » n'est pas le plus simple à comprendre. Cette

<sup>1</sup> Ch. KLAPISCH-ZUBER, « Le chiavi fiorentine... », p. 786, note 34.

<sup>2</sup> *op. cit.*, p. 786, note 32.

<sup>3</sup> Boccace, *Decameron*, 8ème jour, 9ème nouvelle.

<sup>4</sup> Gravure allemande de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, publiée dans D. ALEXANDRE-BIDON, « Abécédaires et alphabets pédagogiques... », p. 10.

<sup>5</sup> *Tables florentines. Écrire et manger avec Franco Sacchetti*, p. 95.

<sup>6</sup> La « grosse » lettre est en effet typiques des abécédaires pour enfants aristocratiques du XV<sup>e</sup> siècle. Mais il faut dire que les lettres étaient alors, en France et en Flandre notamment, surchargées de dessins et d'entrelacs qui rendaient l'écriture gothique encore plus difficile à lire !

« forchetta di acciaio perché inchomanciava a mangiare chon una forchettina di legno »<sup>7</sup>, donnée en récompense à un enfant qui apprenait bien, quel rôle était le sien ? outre celui de gratification - posséder un objet personnel rare d'une part, d'autre part à sa taille - on devine un second dont le mode technique nous échappe pourtant : avec cette fourchette, en effet, l'enfant, nous dit-on, tapait sur la table - la table du repas. « E quando chol tocho de la tavola che 'nparava l'abici ». Etait-ce pour scander l'intervalle entre chaque lettre - ce qui dans les abécédaires médiévaux était concrétisé par une ponctuation isolant chaque lettre et permettant à l'enfant d'apprendre à bien les individualiser ? Des dînettes semblent aussi avoir cumulé leur fonction de jouet (?) et d'objet de lecture voire de catéchisme. Ainsi la très petite écuelle d'étain, trouvée dans les dragages de la Seine, ornée d'un trigramme IHS et d'une sentence morale : « Sopre Dio non e signore, sopra sal non e sapore » (pl.II,<sup>8</sup>).



Ainsi, encore les séries d'assiettes de majolique à devises ornées d'une scène d'apprentissage de la lecture où l'enfant se détourne pour dévisager le convive qui apprend, en déchiffrant les inscriptions portées sous le marli :

<sup>7</sup> Ch. KLAPISCH-ZUBER, *op. cit.*, p. 770.

<sup>8</sup> V. GAY et H. STEIN, *Glossaire archéologique...*, p. 606, article « Écuelle ».

« Per domine non se aquista »  
« Virtus in Atione consistit »  
« Orar segreto, e molto acetto »  
« Per tacere non se scorda »

ou encore, en latin :

« Facies oquilis isidiosa meis » (pl.III,<sup>9</sup>).

---

<sup>9</sup> J. GIACOMOTTI, *Les Majoliques...*, pp. 186-187. D'après une gravure attribuée à Marco Dente, ailleurs appelé Marcantonio Raimondi, représentant la Vierge lisant accompagnée de l'Enfant Jésus, elle-même copiée d'un dessin de Raphaël. Faïence de Deruta, premier tiers du XVIe siècle. Voir aussi C. FIOCCO et G. GHERARDI, *Ceramiche umbre dal Medioevo allo Storicismo*, Museo Internazionale della Ceramiche in Faenza, Litografie Artistiche Faentine, 1988.



Il n'est pas exclu non plus que les assiettes alphabétiques de Gubbio aient eu une fonction pédagogique. Ornées, au centre, d'une lettre de l'alphabet - le A, le L, le N, le R sont encore conservés, le N orné de feuilles, le L sur un damier, tous deux-est-ce un hasard ? - symboles d'éducation. Or ces lettres ne sont ni des marques de potier, ni des armes de familles commanditaires de tels ouvrages<sup>10</sup>. Cependant, on ne saurait imaginer un enfant en possession d'une

<sup>10</sup> Faïence de Gubbio.

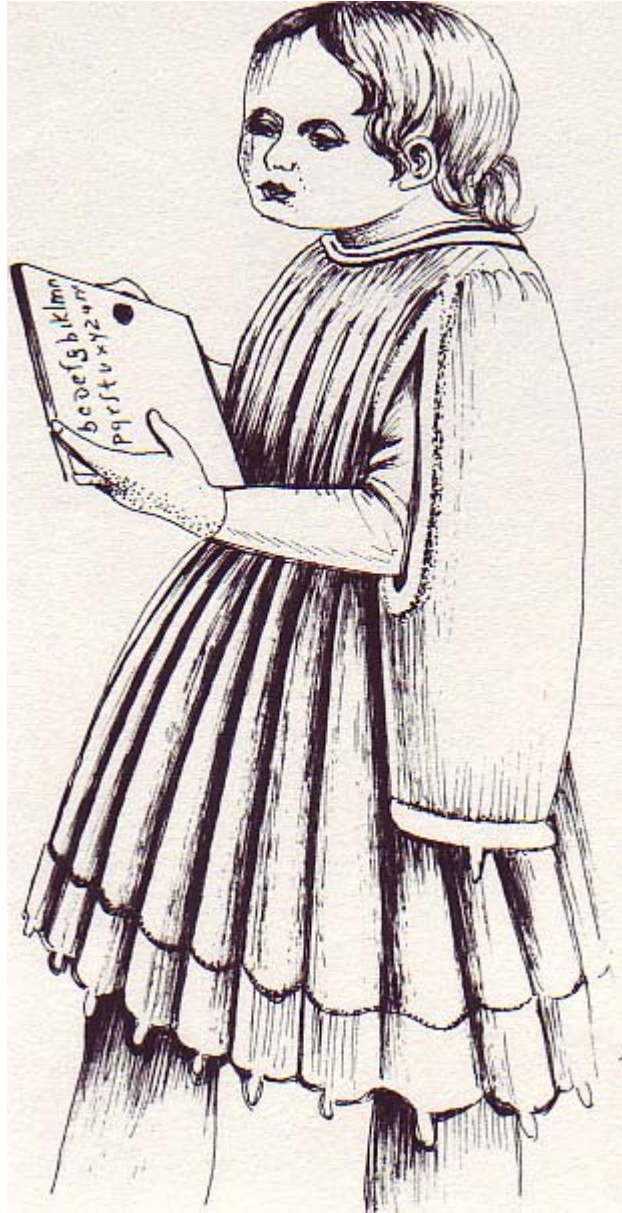
série complète de ces assiettes alphabétiques et la seule hypothèse recevable serait - à la manière de nos écuelles « bretonnes » -le présent d'une assiette marquée à son initiale... Pour d'autres ustensiles céramiques italiens, le rapprochement est tentant : ainsi le pot de Faenza orné d'un *a* sur un côté, d'un *b* de l'autre... on aimerait imaginer que, sur le couvercle, était porté un *c* ...<sup>11</sup>.

Mais l'enfant italien apprenait surtout *l'abici* sur une *tavola*, tablette de bois portée accrochée au bras par une lanière ou tenue en main par un manche (pl. IV).

---

Autre exemple, faïence de Deruta, XVe siècle, portant sur un côté du pot la lettre B, sur l'autre l'inscription « MEMENTO » qui évoque les arts de mémoire. C. FIOCCO, *op. cit.*, p. 249-250, n° 152.

<sup>11</sup> Faenza, vers 1470-75, J. GIACOMOTTI, *op. cit.*, p. 28, n° 88.

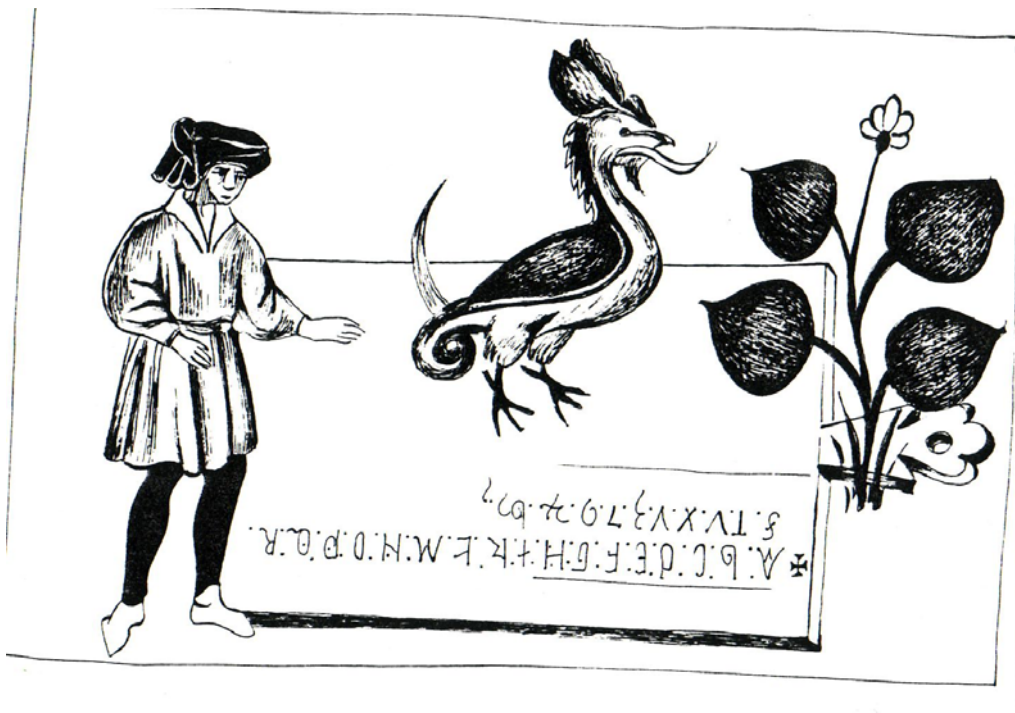


Ces tablettes, répandues depuis les temps romains dans l'ensemble de l'Europe et toujours en usage à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, étaient généralement cirées. Les images médiévales italiennes les figurent plutôt blanches et porteuses de lettres noires : il s'agit manifestement de tablettes plâtrées ou blanchies à la chaux sur lesquelles on écrivait l'alphabet à l'aide d'un charbon



de bois. Jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, ces tablettes diffèrent, typologiquement, de celles du reste de l'Europe de l'ouest : rectangulaire, comme partout, elles sont percées sur l'un des petits côtés de deux perforations au travers desquelles passe, comme une poignée, le lien. Ensuite on les voit, comme ailleurs, pourvues d'un manche de bois lui-même percé pour la même raison, manche d'abord disposé parallèlement aux grands côtés puis perpendiculairement à partir du XVI<sup>e</sup> siècle -. cette évolution manifeste l'adaptation progressive de l'objet au confort de la lecture. D'abord, la tablette est tenue à la main gauche par le manche, comme une poêle à frire. Ensuite, elle est placée devant l'enfant comme un miroir, véritable *speculum* de ses premiers rudiments.

Ces tablettes portaient généralement un alphabet complet, précédé d'une croix en forme de croix de Malte et dénommée, en français, « croix de par Dieu » (pl. V).



Au vu de cette croix, l'enfant devait faire le signe du même nom et prononcer « croix de par Dieu »; en allait-il de même en Italie ? L'alphabet se concluait sur les signes abrégatifs les plus courants, nécessaires à l'enfant lorsqu'il aborderait, plus tard, la lecture sur des livres « normaux » qui ne lui étaient pas spécifiquement destinés.

Malgré la disparition de tels objets, aux matériaux éphémères car putrescibles, les images en sont assez nombreuses et détaillées pour apporter un témoignage complet, car les dispositifs des lettres de l'alphabet sont minutieusement micro-graphiés à l'identique par les enlumineurs, certains d'entre eux, à l'occasion d'ouvrages didactiques tels des Livres de mémoire, ayant même dessiné grandeur nature ces tablettes de bois<sup>12</sup>.

Le même problème de la disparition - et partant du manque d'information - se pose sur les abécédaires à broder, dont les spécimens les plus précoces, au début du XVIe siècle, proviennent de l'Italie du Nord et de Lyon<sup>13</sup>. Pourtant, si les objets textiles ont disparu, il reste pour le premier tiers du XVIe siècle les modèles et patrons imprimés sur lesquels étaient brodées les séquences alphabétiques (pl. VI)

---

<sup>12</sup> Paris, B.N., Ms Lat 8684.

<sup>13</sup> Voir Giovanni Andrea VAVASSORE, *Esemplario di lavori...*, Venise, vers 1520 et Dominique de CELLE, *Livre plaisant et utile à gens qui besongnent de l'éguille*, Lyon, Jehan Coste, 1531 (Paris, B.N., Dpt des Imprimés, Rés. p. V. 685 et Rés. p. V. 690).



Il est vrai que de tels objets n'étaient pas prioritairement destinés à l'apprentissage des lettres mais à celui des travaux d'aiguille ; cependant, ces ouvrages et cet apprentissage étaient bel et bien destinés aux enfants ainsi qu'en témoignent les titres et les illustrations des prologues, figurant parfois un garçonnet debout sous la férule du maître, comme s'il était en train d'apprendre à lire : le métier de brodeur s'enseignait en effet fort jeune, et aux garçons autant voire plus qu'aux filles. C'est, pour le titre, l'exemple du recueil de Nicolò d'Aristotile, publié à Venise vers 1530 : *Esemplario di lavori dove le tenere fanciulle et altre donne nobile potranno facilmente imparare il modo et ordine di lavorare, cusire, raccamare...* En outre, si ces ouvrages n'étaient pas immédiatement destinés à l'enseignement des lettres, rien n'empêchait qu'ils ne fassent ensuite donnés aux cadets pour ce faire. En effet, les alphabets brodés italiens respectaient à la lettre les dispositifs des alphabets pédagogiques

contemporains. Certains d'entre eux prenaient même la forme d'un cahier ou d'un livre ouvert<sup>14</sup>. D'autres portaient, comme un en-tête, le « titre » *abc* : les lettres étant toutes séparées par une ponctuation, seules les trois premières demeurant rassemblées, sans séparation graphique d'aucune sorte. Or, un auteur français du début du XVII<sup>e</sup> siècle, Jacques Cossard, conseillait justement dans sa *Méthode pour apprendre à lire*, publiée à Paris en 1633, de faire prononcer à l'enfant, pour sa deuxième leçon de lecture, « les trois lettres abc comme si c'était un mot disant abc. En prononçant abc on le fera toucher sur les lettres ». Un alphabet brodé de ce type convenait donc parfaitement. Si tel était le cas, rien d'étonnant à ce que les pédagogues se soient servis d'objets textiles dans l'éducation des enfants. La pratique est en effet ancienne et se fondait, tout simplement, sur un nouveau rapport sémantique entre la lecture et le matériau du support de l'écrit, celui qui réunit « texte » et « textile ».

Employés à la suite de ces « objets de lecture », existaient également des alphabets et syllabaires imprimés dont il ne subsiste plus, à notre connaissance, qu'un unique exemplaire daté d'avant 1500<sup>15</sup>. Ces minces livrets de quelques pages, sur papier, utilitaires, n'avaient que peu de chances de traverser les siècles. Rédigé en vernaculaire, dans la langue « maternelle » de l'enfant, débutant par une croix de par Dieu, il comporte les *littere maiuscule*, les *littere minuscule*, les *littere vocale*, les *littere consonante* et les *breviadure*. Contrairement aux tablettes abécédaires, le savoir est désormais classé, organisé, ce qui correspond manifestement à un changement de niveau de scolarité. Suivait un syllabaire complet à double sens de lecture, en abscisse et en ordonnée : *a e i o u ou ba be bi bo bu* en lecture horizontale, *a ab ac ad* etc. en lecture verticale. On y compte plus de 2500 permutations, dont la plupart ne correspondent à aucune langue connue même si d'aucunes s'apparentent au système de l'onomatopée (*glabs glebs glibs globs glubs* etc.). Ces syllabes n'étaient plus à lire et dire mais à articuler. C'était là les premiers rudiments de l'apprentissage de l'éloquence, constituant indispensable du savoir médiéval. Ce syllabaire porte cependant aussi témoignage sur les méthodes d'enseignement de la lecture fondée sur le découpage syllabique des mots, découpage que l'on devine encore dans les jeux intellectuels de Dante sur les lettres, notamment sur celui fondé sur le nom de Béatrice, BE et ICE, la première et la dernière syllabe du prénom<sup>16</sup>.

L'importance de l'oralisation dans l'éducation italienne se voit enfin à l'iconographie très particulière de la Grammaire armée d'une lime et de

<sup>14</sup> Paris, B.N., Dpt des Imprimés, Rés. p. V. 695, Nicolo d'Aristotile, dit Zoppino, *Esemplario di lavori...*, Venise, vers 1530.

<sup>15</sup> Paris, B.N., Dpt des Imprimés, Rés. Z. 1782, Venise, Trévise ou Cividale, vers 1478.

<sup>16</sup> *La Divine Comédie, Paradis*, VII.

ciseaux, image typiquement italienne. Ainsi, dans les Tarots dits de Mantegna, qui font une allusion au limage des dents des cérémonies d'initiation des « béjaunes », les nouveaux étudiants<sup>17</sup>. Symboliquement, en égalisant la denture, on discipline et régularise aussi la parole car les dents et la voix sont fortement liées dans les mentalités médiévales. De l'« *infans* » -l'enfant qui a moins de 7 ans - les médecins disaient qu'il ne savait parler, n'ayant pas de dents - de dents définitives s'entend. Apprendre à dire ce que l'on lit ou, mieux, à dire sans lire à l'aide des multiples Livres de mémoire artificielle créés en Italie à la fin du Moyen Age, peut être considéré, chez l'enfant puis chez l'adolescent et finalement le maître, comme le parangon de l'éducation à l'italienne, plus fortement oralisée peut-être que toute autre.

Armé de ces connaissances de base, l'enfant pouvait, à l'école ou chez lui affronter la lecture sur un livre. Les images médiévales italiennes, plus précocement qu'ailleurs, associent à l'enfant des livres adaptés à ses mains, particulièrement illustrés et petits, voire minuscules. Il faut sans aucun doute y voir l'écho d'une recherche de type pédagogique. Livres d'Heures ou Psautiers miniatures, reliés de rouges, la couleur de l'enfance, sont souvent mis par les artistes entre les mains de bébés - Jésus enfant en l'occurrence<sup>18</sup>. Livres de raison ou textes littéraires - et parfois les images - nous permettent de connaître le contenu et les textes privilégiés de la lecture enfantine.

Pour les enfances hagiographiques de la *Légende Dorée*, écrite par l'italien Jacques de Voragine au XIIIe siècle, ce sont l'Ave Maria (« lu » par Thomas d'Aquin encore à la mamelle et dans les langes), l'oraison dominicale (lu ou en tout cas récité par un enfant de 5 ans), et le Psautier (que fait semblant de lire, à l'âge de 5 ans également, la future sainte Elisabeth de Hongrie) : « Elle n'avait que 5 ans, qu'elle priait dans l'église avec tant d'assiduité... Et quoiqu'elle ne connût pas encore les lettres, elle tenait souvent dans l'église un psautier, ouvert devant elle, comme faisant semblant de lire, afin que, la voyant occupée, personne ne vînt l'interrompre ». Il n'est pas exclu qu'on ait laissé manipuler un manuscrit, comme on le voit dans les images, par un enfant manifestement non encore parvenu à l'âge de l'apprentissage des lettres. Cependant, en France comme en Italie, un enfant de 5 ans pouvait déjà savoir par coeur son Psautier ou du moins le « *libro di salmi penintiali* », c'est-à-dire les Psaumes de la Pénitence, au nombre de sept (les psaumes 6, 31, 37, 50, 101, 129, 142), alors considérés comme particulièrement adaptés à l'enfance. Les Heures de Notre Dame – « *el vespro de la dona* » - sont lus à l'âge de 7 ans et demi<sup>19</sup>. Quant aux enfants de Ser Lapo, au XVe siècle, ils

<sup>17</sup> J. LE GOFF, *Les intellectuels...* p. 89.

<sup>18</sup> Maître de Maraddi, « Vierge à l'enfants avec deux saints », Florence, 3ème quart du XVe siècle, Avignon, Musée du Petit Palais.

<sup>19</sup> Ch. KLAPISCH-ZUBER, *Le chiavi...*, p. 767.

affectionnent tout particulièrement les *Fioretti* de saint François, qui leur sont lus par leur père à la veillée en attendant qu'ils aient atteint l'âge de la lecture autonome. « Mes petits garçons en faisaient leurs délices pendant les veillées d'hiver, car, comme tu le sais, il est clairement écrit (« *apertissima lettera* ») »<sup>20</sup>. Les textes hagiographiques et la réalité coïncident admirablement et l'on retrouve, dans la bibliothèque de Francesco Datini, outre ces *Fioretti*, les Évangiles, les Épîtres des saints Jacques et Paul (livres « pour tous »), mais aussi de Boèce (s'agirait-il de son *Istitutio Arithmetica* ?) et un « psautier d'enfant vieux et démantelé »<sup>21</sup> sans doute pour avoir beaucoup servi, de même qu'une Vie des Saints. Nul doute en effet que la *Legenda Aurea* de Jacques de Voragine a fait partie du programme de lecture enfantine : le titre même en est témoin, la « *legenda* » ne signifie-t-elle pas justement « ce qui doit être lu » ?

Les images médiévales rendent également compte de livres ou de textes de lecture enfantins et apportent des informations supplémentaires. Chose commune à tous les enfants de l'Europe médiévale, on apprenait aussi à lire sur les Dix Commandements. Tel est le sens d'une miniature extraite d'une Bible moralisée napolitaine du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle où Moïse redescend du Sinaï porteur des *tables* de la Loi... figurées sous la forme d'un livre abécédaire ouvert sur lequel on discerne les quatre lettres ABCD<sup>22</sup>. En effet, les tables de la Loi et les tables abécédaires sont sémantiquement jumelles, d'autant que l'étymologie, ici encore, est commune de *legere* (de *lex*, la loi) à *legere* (lire). Autour de cette lecture se greffaient certainement des commentaires alphabétiques, comme en témoignent les délires de saint Jacques l'Intercis pendant son martyre, tel qu'il est relaté dans la *Légende Dorée* : « Les préceptes donnés sur le mont Sinaï sont au nombre de 10 et la dixième lettre de l'alphabet est la première du nom de Jésus... ». Gloser sur les Dix Commandements faisait partie de la tradition juive : « mais comment serait-il possible que les fondements du discours n'aient pas de sens et que n'aient pas de sens les formes qui ont été tracées par le doigt de Dieu sur les Tables de la Loi ? »<sup>23</sup>. De la même manière, gloser sur les lettres de l'alphabet - et pas seulement à l'occasion de la lecture des Dix Commandements - faisait partie de l'éducation des enfants, qui ne se contentaient pas d'apprendre par coeur l'alphabet mais à qui l'on enseignait aussi les substantifs aux initiales correspondantes et leur sens, généralement en relation avec la terminologie des vertus chrétiennes, car apprentissage de la lecture et catéchisme primaire étaient indissociablement liés. Serait-ce de cette pratique que Dante se souvient

<sup>20</sup> I. ORIGO, *Le marchand de Prato...*, p. 24.

<sup>21</sup> *op. cit.*, pp. 268-269.

<sup>22</sup> Paris, B.N., Ms Fr 9561.

<sup>23</sup> « Le manuscrit dans les communautés hébraïques », *Le Livre au Moyen Age*, Paris, 1989, p. 142.

lorsqu'il fait allusion, à travers les lettres du 6ème Ciel de sa *Divine Comédie*, aux significations de certaines d'entre elles ? Le P est pour lui symbole de Pêché<sup>24</sup>, le I de Bienfaisance ou, avec le EL, de Dieu (Iavhe ?)<sup>25</sup>. Dès le XIIe siècle, des *Dictionnaires* laissent apercevoir le même système avec pour premier mot de la lettre I la Iusticia, pour ne prendre qu'un exemple, système repris par les livrets pédagogiques de la Croix Depardieu par la suite<sup>26</sup>...

Quelles que soient les interprétations du système, une chose demeure certaine : on apprenait bel et bien à lire sur les Dix Commandements ; l'enseignement de la lecture sur ce texte majeur est en tout cas recommandé par des pédagogues, parmi lesquels R. Lull et Jean Gerson. L'enseignement de la grammaire se faisait, comme partout ailleurs, à partir du *Donat*. On l'étudiait, comme dans le cas - réel - de Guerrieri, à Florence, entre 5 et 7 ans au mieux, à partir de 7 ans au moins. C'était une étape obligatoire qui succédait immédiatement à l'abc comme en témoigne un Livre de la mémoire artificielle du XVe siècle qui présente, grandeur nature, successivement et dans le bon ordre l'ensemble de la bibliothèque scolaire d'un enfant italien (pl. VII) :

---

<sup>24</sup> *La Divine Comédie*, Le Purgatoire, chant 9.

<sup>25</sup> *op. cit.*, Le Paradis, chants 19 et 26.

<sup>26</sup> Paris, B.N., Dpt des Manuscrits, Rothschild IV.4.1., Paris (?), début du XVIe siècle.





après la planche abécédaire, figure le *Donat* (auquel est associé l'écolier, *scolaris*), puis le *Doctrinal*, le *Catolicon*, le *Greesmus* (avec le *magister grammatice*), le *Valerus Moedmus* et enfin l'*Ufugo*. Le *Donat, ou Art Grammatical*, est l'œuvre du maître saint Jérôme, au IV<sup>e</sup> siècle, Elie Donat. Il était toujours en usage dans les écoles médiévales. Le *Doctrinal* était une oeuvre d'Alexandre de Villedieu, un dictionnaire ; le *Catolicon* est l'oeuvre de Giovanni Balbi, un gênois mort en 1298, auteur d'une somme grammaticale et d'un dictionnaire d'orthographe. Le *Valerius Maximus* est aussi appelé *Livre des Vices et des Vertus*. Il manque, on le voit, à cette liste un programme de mathématiques...

## 2. L'enseignement de l'écriture

En regard des innombrables scènes d'apprentissage de la lecture, fort rares, dans les images, sont les enfants qui apprennent à écrire. Mieux que dans les miniatures, on les observe sur les fresques de l'Hôpital de la Scala, à Sienne, ou sur celle de la Vie de Saint Augustin à San Gimignano. Deux images ne suffisent pas. Il subsiste heureusement des manuels techniques destinés aux maîtres d'école et - nous informant plus indirectement - les livres qui ont servi aux dessinateurs et aux graveurs de lettres de la fin du Moyen Age et du XVI<sup>e</sup> siècle. Les objets de l'écriture nous sont connus et, pour le principal, commun avec l'apprentissage de la lecture : des « tables de cire », en buis, sont signalées pour ce faire par Pier' de Crescenzi au début du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. Les plumes sont dessinées précisément dans les manuels de l'art d'écrire, tel celui de Giovanni Andrea Tagliente, *Lo Presente Libro insegna la vera arte de la eccellente scrivere de diverse varie sorti de litere*, publié à Venise en 1524, de même qu'en trompe l'oeil sur le fond des écritoirs de majolique italienne<sup>28</sup>. Plumes d'oie domestique ou calame de roseau, couteau, règle, ciseaux, mine de plomb, peinture, encre et papier constituaient le matériel scolaire de l'apprenti.

Apprendre à écrire ne s'effectuait pas, semble-t-il, avant l'âge de 7 à 7 ans et demi<sup>29</sup>. L'enfant devait en effet, avant de s'exercer, connaître par coeur le nom des lettres et leurs formes, la ponctuation, voire en partie l'orthographe et la grammaire. La forme des lettres s'enseignait selon un amusant vocabulaire anatomique : les parties constitutives avaient nom *caput*, *pes*, *venter* (panse), *dorsum* (trait oblique), *umbilicus* (trait médian) ou *gremium* (« œil » du S).

<sup>27</sup> Pier' de CRESCENZI, *Livre des Prouffitz champestres*, Paris, 1486, p.LXII v.

<sup>28</sup> J. GIACOMOTTI, *Les majoliques*, p. 374.

<sup>29</sup> Ch. KLAPISCH-ZUBER, op. cit., p. 786, note 33.

Jouait-on sur le rapport entre leur forme et leur nom ? Dante évoque, au Chant 23 du Purgatoire, la croyance répandue selon laquelle le M représente le nez et le O les yeux: « Celui qui sur la face humaine li OMO ... ».

L'enseignement s'effectuait en deux temps : d'abord, sur une tablette de bois ou de cuivre dans laquelle étaient sculptées en creux les lettres de l'alphabet, le débutant devait placer son style dans les sillons ainsi obtenus et s'exercer à former chaque lettre, à sec, jusqu'à ce qu'il se sente sûr de son geste (d'où la métaphore « graver dans sa mémoire » ?)<sup>30</sup>. Cette méthode, prônée par G.B. Palatino dans son *Libro nuovo d'imparare a scrivere tutte sorte lettere antiche e moderne di tutti nationi con nuovo regole, misuri et esempi*, publié à Rome en 1540, s'imposait plus encore aux temps où seul le parchemin coûteux était support de l'écriture. Une tablette cirée, effaçable à volonté, pouvait certainement se substituer à cette technique.

On écrivait bien souvent, s'il faut en croire les peintres, à deux sur un petit cahier, encrier minuscule en main, les plus grands aidant les plus petits, sans l'appui de chaise ni de pupitre. Après avoir acquis l'assurance du geste, il s'agissait d'apprendre les deux façons de tailler la plume, extraite de l'aile droite (!) d'un oiseau, pour mieux écrire peut-être et n'être pas gaucher... On enseignait au débutant l'espace entre les lettres, les deux manières de tracer les virgules, la façon d'établir la réglure, les recettes de colle et d'encre, la construction géométrique des lettres. Comme pour la lecture, il était conseillé d'offrir aux enfants des petits cadeaux pour les encourager : le prédicateur Giovanni Dominici propose des « *scarpette nuove, nuovo calamaio, tavola di gesso...* » dont le caractère neuf suffisait, semble-t-il, à leur servir d'appât.

Sans qu'il faille nécessairement rechercher une stricte relation entre la forme de la lettre et la capacité de l'enfant à la comprendre et à l'exécuter, il nous faut cependant souligner le fait que, dès le XIVe siècle, les maîtres italiens et les humanistes s'étaient efforcés de réformer l'écriture (pl. VIII et IX).

---

<sup>30</sup> Paris, B.N., Ms Fr 19999 f° 42 v° : Recueil d'alphabets, XVIe siècle.

Seguira lo esempio delle' hie' che pono  
ligar si con tutte le' sue sequenti, in tal mo-  
do cioè

aa ab ac ad ae' af ag ah ai ak al am an

ao ap ag ar as af at au ax ay az

Il medesimo farai con d i k l m n u.

Le ligature' poi de' c f s t sono  
le' infra s  
scritte

Et, fa ff fi fm fn fo fr fu fy,  
st st

ff ff st, ta te' ti tm tn to tq tr tt tu  
tx ty

Con le restanti lettere' de' lo Alphabeto, che  
sono, b e' g h o p q r x y z  
non si deu' ligar mai tra  
alcuna sequente'

A A a. b b. c c. d d. e e. f f. g g. h h. i i. k k. l l. m m

H vmanissimo & ossequandissima S. mio Tra tutti gli deuoti serui di V. RE. Sig.  
vespasiano & mphyarco ferrarese Amorianano Conuenuale porta sospita nel  
li intimi precordi la vostra diuinitissima imagine, et con animo tutto pieno di religio-  
so affetto, appende alla clementissima sua cortesia, la presente tabula non altrimente  
che sogliano quelli che saluan da maritimi naufragy lieti consagrano uoluntarij  
doni alli bonorati altari del gran padre Nettuno. Et con piatso core pregano il  
terribil Cole che con piatuaol aura gli riducebi a lor paterni liqj. Et aquello mja ac.

N n. o o. p p. q q. r r. s s. t t. u u. x x. y y. z z

A B C D E F  
G H I K L M N  
O P Q R S T V  
X Y Z Z

Giamaí tarde non  
fur gratie diuine,  
In quelle spero, che  
in me ancor farano  
Alte operationi, e  
pellegrine.



Pétrarque notamment prôna l'utilisation de lettres présentant des formes plus adaptées à la lecture et facilitant l'intelligence du texte. Ces recherches, en Italie, aboutirent à la « redécouverte » de la capitale romaine, tracée à la règle et au compas. La simplification maximale devint le point d'achèvement de ces recherches alphabétiques dont les lettres considérées comme symboliquement et matériellement les plus parfaites et les plus réussies, car opérées d'un seul geste, l'une à la règle et l'autre au compas, étaient le O et le I. On en fit même l'objet d'un exemple de comparaison : ainsi Dante, dans sa *Divine Comédie*, pouvait-il dire « en moins de temps qu'on écrit O ou I ». L'aisance du geste, facilitée par l'outil, succédait donc à l'habileté du peintre ou de l'enlumineur, fondée sur le talent. C'est la célèbre histoire du O de Giotto narrée par Vasari : un envoyé du pape demandant au peintre un échantillon de sa manière, celui-ci « prit une feuille sur laquelle il traça un cercle avec un pinceau teinté de rouge en gardant le bras collé au corps et en faisant tourner sa main comme un compas »<sup>31</sup>. Cette anecdote démontre au mieux le fait que l'écriture et la calligraphie - donc le dessin - ne font qu'un.

Apprendre à dessiner faisait donc également partie de l'éducation des enfants. Le dessin, en effet, délie le poignet et les doigts. On l'enseignait par conséquent. Que reste-t-il de cet apprentissage ? Peu de traces : quelque allusion, dans le *Décameron*, au caractère caricatural des premiers essais des enfants : « Ici le visage est étroit, et n'en finit plus, là il est d'une largeur indécente. Voyez ce nez qui s'allonge, et ce nez en pied de marmite. Voyez ce menton en galoche ; voyez ces mâchoires : on dirait celles d'un âne ; ici l'œil droit est plus gros que le gauche ; ailleurs il est plus bas. C'est ainsi que les enfants dessinent d'abord, quand ils reçoivent leurs premières leçons » (6ème jour, 6ème nouvelle). Un tableau d'un peintre véronais du XVe siècle, Carotto, concrétise admirablement ce regard et ce coup de pinceau (involontairement ?) cruel des enfants et leurs représentations intemporelles de bonshommes à grosse tête<sup>32</sup>. Mais nous ne savons rien de la pédagogie des maîtres de dessin...

### 3. L'apprentissage du calcul

Le travail à la règle et au compas s'avérait, dès l'apprentissage des lettres à écrire, une excellente initiation à celui du calcul. Les lettres elles-mêmes, très anciennement présentes dans les alphabets des computs digitaux eux aussi enseignés aux enfants, étaient là également associées aux chiffres et

<sup>31</sup> cité par A. CHASTEL, « La vie des peintres italiens de la Renaissance », *L'Histoire*, 72, p.68.

<sup>32</sup> CAROTTO (1480-1555), « Jeune garçon au dessin », Vérone, Castelvechio.

au calcul des jours de fête. La familiarité et surtout la complémentarité de ces disciplines devaient nécessairement apparaître aux enfants. De cette éducation extraordinairement homogène, le jeune italien extrayait les deux connaissances indispensables à tout futur marchand : les lettres et les chiffres.

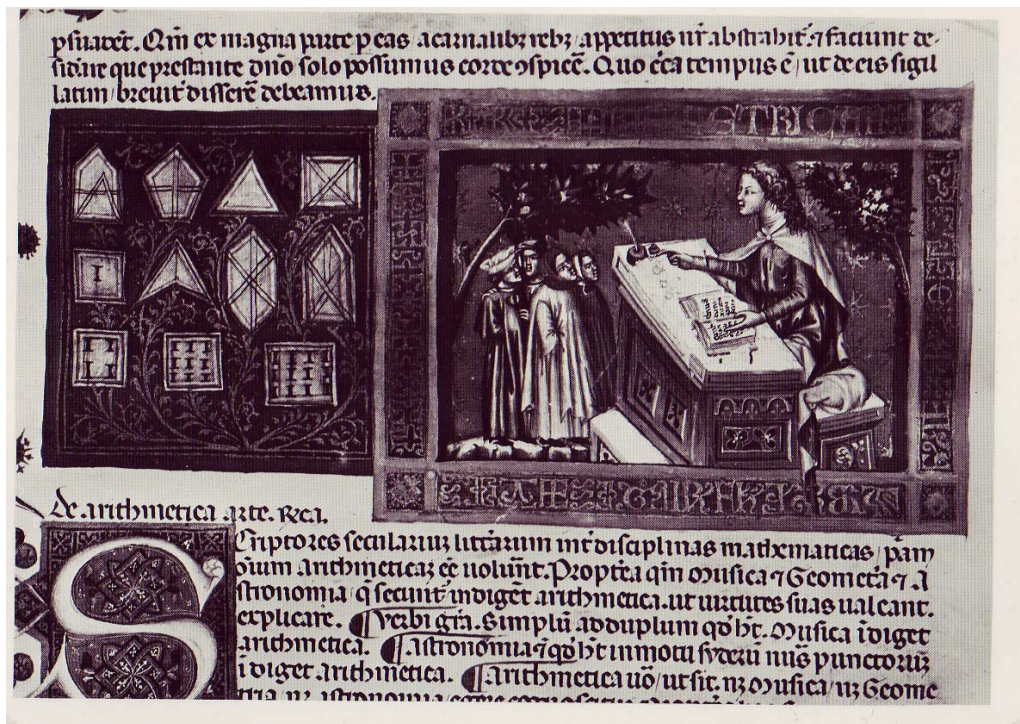
Plus rares encore que celles de l'écriture sont les scènes d'apprentissage du calcul. Mais elles suffisent à démontrer l'usage des bâtonnets dans la première éducation, sans doute sous l'influence de l'utilisation des chiffres romains, et celui de jetons identiques à ceux de comptage des marchands. Elles attestent aussi la suprématie marquée, dès le XVe siècle, des chiffres arabes, qu'on observe bientôt seulement sur les tablettes à compter ou abaques des petits écoliers ou de l'Arithmétique, symbolisée, comme la Grammaire, par une femme.

Comme ailleurs en Europe, des méthodes ludiques étaient destinées à aider les enfants à pénétrer les mystères de l'abstraction. Un livre d'arithmétique ayant probablement appartenu à Laurent de Médicis, enluminé par un miniaturiste florentin (Florence, Bibl. Picardiana, ms 2669) indique que la résolution des problèmes s'effectuait à l'aide de jeux de dés et d'anneaux. Le calcul de la progression géométrique était explicité en faisant doubler à l'enfant des points de case en case sur un échiquier - méthode pour laquelle il subsiste des manuels français datant du XVe siècle. Dante y fait allusion dans le chant 28 du Paradis :

« Chaque étincelle à son tour s'embrasait  
 « Et leur nombre était tel qu'il passe les milliers  
 « Qu'on obtient en doublant les cases des échecs. »

Lorsque Giovanni Dominici propose d'offrir aux enfants une *tavola di gesso* à titre de récompense, n'est-ce pas aussi pour que - au-delà du jeu intellectuel que l'on apprenait jeune à pratiquer - l'enfant s'en serve également comme table de calcul ? On devait en même temps, comme il est expliqué dans le *Livre des Échecs* de Jacques de Cessoles, lui raconter l'origine mythique de ce jeu qui permettait d'appréhender la notion de factorielle et d'entrevoir la vitesse à laquelle les combinaisons se multiplient lorsque les nombres croissent. Cette notion mathématique, accessible dès que le principe de la multiplication est acquis, est à la fois simple et subtile. Voilà comment elle était expliquée : l'inventeur du jeu des échecs aurait demandé au roi de Perse, à qui il avait fait présent de son invention, un grain de blé pour la première case, deux pour la seconde, quatre pour la troisième, huit pour la quatrième, et ainsi de suite en doublant le nombre de petits grains à chaque case. Le résultat dépassait de loin, avec plus de 18 quintillions et demi de grains de blé, les disponibilités du royaume. Ainsi l'enfant se retrouvait-il doté à la fois d'une

leçon de morale (il ne faut pas s'engager sans savoir ce dont on parle) et d'arithmétique. Cette notion est évoquée par les images symboliques de l'Arithmétique, notamment celle d'un manuscrit italien du *Traité sur les Arts Libéraux* de Cassiodore, au XIV<sup>e</sup> siècle : figurée à l'aide de la suite des carrés (  $1 \times 1$ ,  $2 \times 2$ ,  $3 \times 3$ ,  $4 \times 4 \dots$  ) disposés, comme il se doit, chacun dans une surface carrée. Mais le miniaturiste, qui n'avait sans doute pas fréquenté assez longtemps la *botega* du maître de calcul, a commis une grossière erreur : pour le carré de 4, il eût dû dessiner quatre lignes de quatre bâtonnets ; or il n'en a écrit que trois (pl. X, <sup>33</sup>).



La même miniature évoque, par des formes appropriées (carré, triangle, etc.), l'enseignement des figures géométriques. On en retrouve encore une trace dans la figuration de Pythagore dans la gravure illustrant le *De Arithmethrica Opusculum* de Philippus Calender, publié à Florence en 1491 (pl. XI).

<sup>33</sup> Paris, B.N., Ms Lat 8500.

Pythagoras arithmetice introductor





Cette image, qui évoque, sur la tablette du maître, la multiplication par deux (200-400), pose de surcroît un problème géométrique classique : comment, partant de deux demi-cercles et prenant le diamètre pour côté, tracer deux triangles rectangles. Une variante de cette question était manifestement elle aussi assez classique pour être poétiquement évoquée, toujours par Dante, dans le cours du chant XIII du Paradis :

« Ou si l'on peut tracer, partant d'un demi-cercle  
« Un triangle qui n'ait pas un seul angle droit ».

Ce qui est possible, si l'on ne prend pas pour côté le diamètre du cercle. L'arsenal des outils mentaux et des accessoires du calcul s'avérait très complet. Et si nous n'avons pas présenté de table de Pythagore, qui n'apparaît pas dans les manuscrits italiens dépouillés par nos soins, elle existait pourtant : on la trouve dans les manuscrits dès le IX<sup>e</sup> siècle...

L'âge de l'apprentissage de l'*abbaco* était, difficulté oblige, encore plus tardif que celui de l'écriture. Ainsi, c'est à 9 ans et 7 mois que Guerrieri apprend l'abaque sur les *tavole del'abacho* qui lui sont successivement achetées<sup>34</sup> et qui nous apparaissent, dans les images médiévales, d'une forme identique à celle des tablettes à lire. C'est à 11 ans que Piero, le fils de Ser Lapo, fréquente l'école pour y apprendre l'*abbaco*<sup>35</sup>. C'est à 13 ans que le même Guerrieri entre en dernière année de calcul arithmétique<sup>36</sup>. Nul doute que l'apprentissage du métier de marchand n'ait succédé immédiatement à cette dernière étape de l'éducation des enfants italiens. Le calcul, dans l'éducation « marchande », apparaît à nos yeux comme le summum de l'enseignement, tout comme l'étaient la philosophie ou la théologie pour d'autres milieux, lettrés...

Il s'accompagnait enfin, dans l'éducation aristocratique, comme celle des novices, de l'apprentissage du chant. La musique, en effet, était alors l'une des branches des mathématiques. Formellement, elle ne se dissociait pourtant pas des lettres d'alphabet : car les sept notes, depuis Guido d'Arezzo, étaient signifiées par les sept premières lettres. Son enseignement s'effectuait, littéralement, à la baguette, à l'âge du *Donat* et sur les doigts de la main, à la manière du comput digital dont il est peut-être inspiré.

<sup>34</sup> Ch. KLAPISCH-ZUBER, *op.cit.*, p. 767.

<sup>35</sup> I. ORIGO, *op.cit.*, p. 210.

<sup>36</sup> Ch. KLAPISCH-ZUBER, *op.cit.*, p. 767.

### Une éducation italienne ?

C'est manifestement l'éducation des enfants de marchands qui transparaît le mieux au regard des différentes sources, écrites ou figurées, qui sont encore à notre disposition. C'est surtout celle des enfants mâles qui, dans les images, apparaît. Contrairement au reste de l'Europe de l'Ouest, aucune petite fille n'est mise à l'*abici* par les miniaturistes italiens. Ce n'est pas anodin et, à propos de l'éducation florentine, Ch. Klapisch-Zuber a pu parler des « *chiavi di Barbablù* ». Cependant, les femmes, mises à l'écart de l'écriture, ne l'étaient pas de la lecture et devaient, à tout le moins, posséder le niveau suffisant à enseigner leurs enfants jusqu'à l'âge du *Donat*. Ainsi, les exemples de femmes ou de jeunes filles lectrices ne manquent pas. On peut offrir à une jeune mariée de 15 ans un Bréviaire enluminé dans un étui de soie<sup>37</sup>. C'est une femme qui conserve le manuscrit des Fioretti de la famille Datini, et qui le prête à Ser Lapo. Gieri Girolamo s'avoue heureux que sa fille Agnola âgée de 9 ans puisse déchiffrer les lettres qu'il lui envoie<sup>38</sup>. Ce sont des femmes qui réalisent les abécédaires à broder. Il reste que la femme n'est pas instinctivement associée à la culture par les artistes - des hommes - et que, remplaçant la sempiternelle iconographie de Marie enfant enseignée par sainte Anne, pour argument des scènes d'éducation au sein de la Sainte Famille, c'est plutôt à celle de Jésus enseigné par Marie ou enseignant tout enfant les docteurs du Temple que font allusion les artistes. Il n'en reste pas moins que la lecture tient un rôle majeur - et précoce, on pourrait même dire aujourd'hui prématuré - dans l'éducation des enfants et qu'au XIIIe siècle le maître milanais Bonvoisin de Ripa pouvait recommander à ses élèves trois choses : la crainte de Dieu, le respect des parents, l'amour de la lecture...

Cela dit, les enfants italiens n'apprenaient sans doute ni plus tôt ni plus tard à lire l'alphabet que les autres. Certes, il nous semble étonnant de voir un bébé encore nourri à la mamelle apprendre les lettres de l'alphabet avec l'aide de sa nourrice. Mais les aristocratiques nourrissons anglais, qui mangeaient leur bouillie dans des bols abécédaires superbement orfévrés, ne devaient guère être plus vieux<sup>39</sup>. L'âge moyen, pour débiter, comme partout ailleurs sans doute, fluctuait entre 4 ans et demi et 6 ans. L'âge idéal de la mise à l'école, pour les pédagogues de la fin du Moyen Age, était de 5 ans. On apprenait en peu de mois. Guerrieri, fils de Tribaldo dei Rossi, qui a quatre ans et 4 mois quand il apprend à lire, voit son précepteur renvoyé parce que trois mois plus

<sup>37</sup> I. ORIGO, *op.cit.*, p. 188.

<sup>38</sup> Ch. KLAPISCH-ZUBER, citant P. Bec, *op.cit.*, p. 776.

<sup>39</sup> *The Age of Chivalry*, catalogue de l'exposition, Londres, 1987, p. 525 notice 728.

tard « *non sapiva anchora la tavola legiere* »<sup>40</sup>. Les affiches des maîtres d'école français promettaient, à la même période, d'apprendre à lire et à écrire en deux mois - à des enfants plus âgés il est vrai. Ce laps de temps relativement bref s'explique sans doute aussi par le fait que le contenu de l'éducation était essentiellement exprimé - et enseigné - en langue vernaculaire, et non pas en latin - voir les devises des assiettes de Deruta et de *l'alfabeto* vénitien - du moins à la fin du Moyen Age dans les milieux marchands. On devine pourtant qu'il n'en allait pas de même pour ceux qui se destinaient aux lettres ou à Dieu, et Jacques de Voragine révèle, dans sa notice sur sainte Paule, que tout comme elle il avait appris la langue hébraïque dès son enfance « avec grand peine et beaucoup de sueur », langue qu'il « n'abandonne jamais car elle m'abandonnerait bientôt ... ».

Serait-ce alors qu'il faille trouver ailleurs l'originalité de l'éducation italienne ? Ne serait-ce pas, plutôt que dans sa précocité, dans l'attention extrême portée à la forme du livre, petit, très illustré, de ce fait doublement adapté aux enfants, que l'esprit italien se manifeste, de même que dans la lisibilité extrême de l'écriture ? Ce n'est pas exclu. Nous verrions comme spécifiquement italien l'attention portée à l'image comme vecteur de cet enseignement.

En effet, les images - ou les livres d'images - et l'éducation des enfants sont clairement associées par les prédicateurs. C'est ainsi que Fra Giovanni Dominici prétendait qu'il fallait montrer des tableaux religieux aux enfants « encore dans les langes », surtout ceux où sont figurés la Vierge et l'Enfant « car la pureté est attirée par la pureté » et l'enfant par son semblable. « Il sera bien de choisir un tableau représentant la Vierge Marie portant dans ses bras l'Enfant qui tient dans sa main un petit oiseau ou une grenade, ou encore l'Enfant Jésus tâtant sa mère ou endormi sur ses genoux. Vous laisserez aussi votre enfant retrouver sa propre image dans saint Jean-Baptiste, un petit garçon vêtu d'une tunique de poil de chameau, jouant avec des oiseaux, suçant le suc des feuilles et dormant à même le sol. Cela ne sera pas un mal de voir ( ... ) le Massacre des Innocents car il prendra ainsi la crainte des armes et des hommes armés. De même, il sera bien de mettre sous les yeux des petites filles les Onze Mille Vierges s'entretenant et jouant »<sup>41</sup>. L'Enfant Jésus lecteur des assiettes à sentences morales qui fixe le dîneur dans les yeux avait-il d'autre fonction que de l'interpeller et de le pousser à le suivre dans sa lecture de la devise ? Les multiples tableaux italiens où Jésus nouveau-né froisse de la main ou du pied les pages d'un livre d'Heures ne sont-ils pas aussi une incitation pour l'enfant à prendre un livre en main ?

<sup>40</sup> Ch. KLAPISCH-ZUBER, *op.cit.*, p. 766.

<sup>41</sup> I. ORIGO, *op.cit.*, p. 230 note 6.

Du côté des traités mnémotechniques, parmi lesquels nombreux sont ceux d'origine italienne, le rôle de l'image est si grand - souvent lié à l'alphabet - qu'on a pu dire qu'ils étaient peut-être à l'origine des abécédaires illustrés<sup>42</sup>. Tels sont les alphabets visuels où les lettres sont figurées par des animaux dont l'initiale correspond à la lettre de l'alphabet. Ainsi, par exemple, *l'Oratoriae artis epistome* de Jacobus Publicius, publié à Venise en 1482, auquel fut ajouté en appendice un *Ars Memorativa*. Les mots y étaient évoqués par des suites d'images. AER, par exemple, était constitué d'un âne (le A), d'un éléphant (le E) et d'un rhinocéros (le R) !

Ainsi, dans les milieux marchands, l'attention portée à l'éducation des enfants est majeure, car les succès scolaires préfigurent la réussite professionnelle et, par conséquent, la continuité de celle de la lignée familiale. C'est la raison pour laquelle tant d'enfants étaient scolarisés entre 6 et 13 ans. Leur sort ne semble pas avoir été des pires. Les jeux éducatifs, les récompenses et les appâts gourmands devaient être plus courants que les coups et les punitions, du moins à l'âge tendre. Aldobrandino da Siena, qui écrit en français, n'est en effet pas le seul à dire qu'« en tel aage qui veut le fait boin envoyer a l'escole et douner a maistre qui ordeneement le sache a prendre sans battre et qu'il ne le force mie trop demourer outre sen gré en l'escole... »<sup>43</sup>. Cependant, si le sort de l'enfant semblait généralement doux, que penser de celui de son maître d'école, soumis à la dure volonté des parents, remplacé si l'enfant n'apprenait pas à temps ! Enseigner aux enfants relevait de l'apostolat et il n'y avait sans doute de pire sort, comme le suggère Machiavel, que « d'aller se fourrer dans quelque trou perdu pour enseigner l'abc aux bambins »<sup>44</sup>...

**Danielle ALEXANDRE-BIDON**

---

<sup>42</sup> S. LE MEN, *Les abécédaires...* p. 192.

<sup>43</sup> Extrait de M. Gally et Ch. Marcello-Nizia, *Littératures de l'Europe médiévale*, Paris, 1985, pp. 210-211.

<sup>44</sup> MACHIAVEL, *Le Prince, Correspondances*, (Lettre du 10 juin 1514), Paris, 1972, p. 206.

## BIBLIOGRAPHIE

D. ALEXANDRE-BIDON, « Abécédaires et alphabets éducatifs du XIIIe à la fin du XIVE siècle », *Nouvelles de l'Estampe*, n° 90, 1986, pp. 6- 10.

« La lettre volée. Apprendre à lire à l'enfant au Moyen Age », *Annales E.S. C.*, juillet-août 1989, pp. 953-992.

*Alphabets. A lire, à dire, à écrire, à broder*, catalogue de l'exposition, Paris, Bibliothèque Nationale, Réserve des Livres Rares et Précieux, 1990.

M. AUDIN, *Histoire de l'imprimerie par l'image*, tome 2, La Lettre, Paris, 1929.

BOCCACE, *Le Décaméron*, Paris, 1967 (trad. J. Bourciez).

O. CHOMENTOVSKAJA, « Le Comput digital, Histoire d'un geste dans l'Art de la Renaissance », *Gazette des Beaux-Arts*, 1938.

DANTE, *La Divine Comédie*, (trad. Henri Longnon), Paris, 1966.

E. GARIN, *L'Educazione in Europa (1400-1600)*, Bari, 1976.

F. GASPARRI, « Notes sur l'enseignement de l'écriture aux XVe-XVIe siècles », *Scrittura e civiltà*, 2, 1978.

« Enseignement et techniques de l'écriture du Moyen Age à la fin du XVIe siècle », *Scrittura e Civiltà*, 7, 1983.

V. GAY & H. STEIN, *Glossaire archéologique du Moyen Age et de la Renaissance*, Paris, 1887-1928.

J. GIACOMOTTI, *Les majoliques des Musées Nationaux*, Paris, 1974.

G. GIOVANNI, *Mantova e i tarochi di Mantegna*, 1987.

Ch. KLAPISCH-ZUBER, « Le chiavi fiorentine di Barbablù : l'apprendimento della lettura a Firenze nel XV secolo », *Quaderni Storici*, 57, 1984, pp. 765-792.

J. LE GOFF, *Les Intellectuels au Moyen Age*, Paris, 1957.

S. LE MEN, *Les abécédaires français illustrés du XIXe s.*, Paris, 1984.

I. ORIGO, *Le marchand de Prato. La vie d'un banquier toscan au XIVe siècle*, Paris, 1959.

*TABLES FLORENTINES. Écrire et manger avec Franco Sacchetti*, (trad. sous la direction de J. Brunet et O. Redon), Paris, 1984.

J. de VORAGINE, *La Légende Dorée*, (trad. J.B.M. Roze), Paris, 1967.

F. YATES, *L'Art de la Mémoire*, Paris, 1975.

### **Fonds anciens**

Nicolo d'ARISTOTILE, *Esemplatio di lavori dove le tenere fanciulle et altre donne nobile...*, Venise, vers 1530.

Sigismondi de FANTI, *Theorica et pratica perspicacissimi Sigismundi de Fantis, Ferrariensis, in artem mathematice professoris de modo scribendi fabricandi que omnes litterarum species*, Venise, 1514.

*Thesauro de Scrittati*, Florence, 1535.

Luca PACIOLO, *De Divine Proportione*, Venise, 1509.

GIOVANNI Andrea TAGLIENTE, *Lo presente Libro insigna la vera Arte de lo eccellente scrivere de diverse varie sorti di litere*, Venise, 1524.

Giovann Andrea VAVASSORE, *Esemplario di lavori...*, Venise, vers 1530.

Lodovico VICENTO, *Il modo di temperare le penne, con le varie sorte de litere*, Venise, 1523.

## LÉGENDE DES ILLUSTRATIONS

(1) Chantilly, Musée Condé, Ms (latin et italien) 1426 (599) f° 7, Bartolomeo da Bologna, Panégyrique de Bruzio Visconti, XIVe siècle, dess., Brigitte PARENT (EHESS) détail.

(2) Écuelle (jouet ?), dessin B. Parent

(3) Plat en majolique de DERUTA, XVIe siècle, Musée International de la Céramique à Faenza, inv. n° 21147.

(4) B. Gozzoli, Fresque de la Vie de Saint Augustin, égl. San Agostino, San Gimignano, XVe s. (détail), dessin : B. Parent.

(5) Paris, B.N., Dpt des Manuscrits, Ms Lat 8864, XVe siècle. Livre de la mémoire artificielle, dessin: B. Parent.

(6) Esemplario di lavori, Venise, vers 1530. Paris, B.N., Dpt des Manuscrits, Rés p. V. 685.

(7) Paris, B.N., Dpt des Manuscrits, Ms Lat 8864. cl. BX

(8a) Londres, Victoria & Albert Museum, Vespasiano Amphiareo, Livre de modèles, Venise, 1548.

(8b) Londres, Victoria & Albert Museum, Ludovico Arrighi dit Vicento, Regola da imparare scrivere, Venise, 1533.

(9) Paris, B.N., Dpt des Imprimés, Rés. p. V. 316 f° C1 cl. B.N.

(10) Paris, B.N., Dpt des Manuscrits, Ms Lat 8500, XIVE siècle, cl. B.N.

(11) Paris, B.N., Dpt des Imprimés, Rés. V. 2041 1er f° v°, Philippus Calandar, De Arithmathrica Opusculum, Florence, 1491.